ÉTUDES

PHONÉTIQUES ET MORPHOLOGIQUES

DANS LE DOMAINE DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES
ET PARTICULIÈREMENT EN CE QUI REGARDE LE SANSKRIT

PAR

M. PAUL REGNAUD

NOTE

SUR LA FORMATION

DES

PARFAITS SIMPLES SANS REDOUBLEMENT

DU LATIN

Fēci est-il pour *fĕ-fēci ?* Bien des raisons rendent le fait douteux, sinon impossible.

D'abord, en thèse générale, comment s'expliquer ce phénomène ?

Qu'une consonne en tombant devant une voyelle brève amène l'allongement de cette voyelle, c'est un procédé qui soulève déjà bien des doutes. Mais la modification dont il s'agit, c'est-à-dire l'allongement de la voyelle intérieure d'un thème, déterminé par la chute d'une syllabe précédente, n'est appuyée, que je sache, sur aucune analogie plus ou moins sûre. On ne saurait s'en rendre compte qu'en y voyant le résultat d'un effort conscient, et sans raison logique ou physiologique appréciable [1].

[1] Point n'était besoin, en effet, d'établir une différence vocalique, qui existait déjà par l'apophonie, entre *fēci* et *facio*, tandis que, d'autre part, la poursuite instinctive du moindre effort n'aurait jamais transformé une brève en longue sans l'adjonction d'un élément nouveau.

Si nous passons de là aux raisons de fait et aux circonstances connexes nous remarquerons :

1° Que l'hypothèse, phonétiquement possible, de *fēci* venant de **fĕfēci* par la contraction des syllabes contiguës *fefe* ne saurait se soutenir en présence de *frēgi*, auprès de *frango*, qui échappe à une explication de ce genre[1];

2° Que l'équation *fēci* = **fĕfēci* est contraire à l'analogie de *rĕpŭli* venant de *rĕpĕpŭli*, par l'intermédiaire *reppŭli* ;

3° Que les parfaits grecs *πέφευγα*, auprès de *fūgi ; λέλοιπα*, auprès de *līqui*, etc., montrent clairement que la longue des formes latines peut ne pas être la conséquence de la chute du redoublement, qui s'est maintenu en sanskrit et en grec à côté de l'état fort du radical ;

4° Que *ēgi*, à côté de *ăgo*, *ōdi*, à côté de *ŏdio*, etc., fournissent une preuve non équivoque de la présence au radical du parfait d'une voyelle longue (correspondant à une brève au thème du présent) qui ne résulte pas de la chute d'une partie redoublée[2] ;

5° Qu'enfin, il n'est pas possible de ranger *cāvi* auprès de *căveo*, *fāvi* auprès de *făveo*, à l'analogie de *fēci* auprès de *făcio*, venant de **fĕfēci*, puisque la forme primitive de ces parfaits eût été **cĕ-cēvi*, **fĕ-fēvi* dont *cāvi* et *fāvi* n'eussent pu descendre en aucun cas.

Ces motifs réunis me paraissent tellement concluants contre l'explication de l'origine des parfaits simples sans redoublement proposée jusqu'ici, que je n'hésite pas à la considérer comme insuffisante ou, pour parler net, inexacte.

J'hésite d'autant moins à le faire que je crois à la possibilité d'une explication commune pour tous ces parfaits, appuyée en même temps par les lois générales qui président à l'évolution du langage et par l'ensemble des analogies.

C'est cette explication que je vais essayer de présenter à mes lecteurs.

---

1 D'après le procédé en question, *frēgi* ne pourrait venir que de *fre-fregi* ; or, tout porte à croire que le redoublement eut donné *fe-fregi* et non *fre-fregi*.

2 Si l'on objecte qu'en ce cas la longue peut s'expliquer comme celle des parfaits sanskrits et grecs dont le radical commence par une voyelle, je répondrai qu'en ce qui concerne *ago*, par exemple, dont la parenté étymologique avec *veho* me semble certaine pour des raisons trop longues à développer ici, le parfait sanskrit *va-vâha* indique que la voyelle radicale y était longue à l'origine.

En ce qui concerne le redoublement même, je crois, comme tout le monde, qu'il a existé à une période ancienne de la langue. Le point où je diffère de l'opinion générale regarde la quantité primitive de la voyelle radicale, qui était longue, à mon avis, dès le principe. Autrement dit, je pense que la forme initiale de *fēci* a été **fĕ-fēci* (ou **fe-feici*), mais non **fĕfĕci*[1]; et c'est ce qu'il s'agit de démontrer.

Si, comme il n'y a pas lieu d'en douter, *fŭgio*, contient la même racine que φεύγω, rien d'étonnant à ce que le radical latin présente à certaines formes, comme *fūgi*, une voyelle longue héréditaire. Or, *fŭgio* contient relativement à φεύγω et à *fūgi* un suffixe qui rend parfaitement compte de l'état faible de cette forme en égard à l'état fort des deux autres. Nous avons là, en effet, l'application d'une loi d'équilibre[2] en vertu de laquelle plus un radical se charge ou reste chargé d'affixes plus il tend à s'affaiblir. Il en résulte que dans *fūgi*, pour **fefūgi*, l'état fort s'est maintenu à cause de la chûte du redoublement, tandis que dans *fŭgio* l'état faible est dû à la présence ou à la conservation du suffixe. C'est pour une semblable raison d'équilibre que les parfaits comme *tĕtĭgi*, *pĕpĭgi* n'ont pas de longue, ou pour mieux dire, n'en ont plus, comme voyelle radicale.

Tous les parfaits simples, sans redoublement des verbes à suffixes s'expliquent comme *fēci* auprès de *făcio*.

Exemples :

jēci, *jăcio*;
ōdi, *ŏdio*;
pāvi, *păvesco*, etc.

Les verbes en *eo*, contenant certainement un suffixe, sont à ranger à cet égard à côté de ceux en *io* et en *sco*:

vīdi, *vĭdeo*, cf. sk. *vedmi*;

[1] Il est remarquable qu'entre *féci* (état fort) et *facio* (état faible) le rapport est absolument le même qu'entre ἵστημι et ἵσταμεν.

[2] Cette loi n'a rien de commun avec celle qui aurait pour effet de changer *fe-feci* en *féci* par l'effet de la chute de la syllabe initiale. Le véritable équilibre morphologique s'établit toujours en vue d'un allègement ou d'un moindre effort, mais jamais dans le sens contraire.

sēdi, *sĕdeo*, Cf. — *sīdati*[1], parfait *sa-sāda ;*
fōvi, *fŏveo ;*
mōvi, *mŏveo ;*
cāvi, *căveo ;*
fāvi, *făveo*, etc.

Sont traités comme les verbes à suffixes, et pour la même raison d'équilibre ou de compensation, ceux qui montrent au présent une nasale qui n'existe pas au parfait. Le parfait, en ce cas, a la voyelle radicale longue, et cette voyelle est primitive comme dans *fēci*. C'est ce que démontre la comparaison de :

frango, *frēgi*, avec ῥήγ-νυ-μι, ἔῤῥωγα.

Pour les verbes sans suffixes ou non susceptibles de redoublement qui présentent au parfait une voyelle longue correspondant à une brève du présent, l'affaiblissement de la voyelle du thème de celui-ci s'explique soit par la nécessité d'une différenciation qui s'est effectuée à son détriment, soit, et plutôt encore, par un ancien état des désinences propres à chacun de ces temps, pareil à celui qui a persisté en sanskrit et en grec, et grâce auquel le thème est resté plus lourd avec les désinences faibles ou affaiblies (celles des temps passés), tandis qu'il s'est affaibli lui-même à côté des désinences dont la pesanteur relative s'est maintenue (celles du présent).

A cette catégorie appartiennent :

lāvi, *lăvo ;*
scābi, *scăbo ;*
ēgi, *ăgo ;*
ēdi, *ĕdo*, cf. sk. *āda*.

Les verbes dont le radical est terminé au présent par un groupe de consonnes qui se maintient au parfait simple ont de part et d'autre devant ce groupe une voyelle longue par position, mais brève par nature, et qui ne peut être autre, car telle est, en général, sa quantité primitive.

[1] Cf. aussi le doublet *sīdo*, qui n'ayant pas de suffixe a gardé la longue au thème du présent.

Il en est ainsi de:

de-scendi, *de-scendo*, cf. sk. *skand ;*
suc-cendi, *suc-cendo*, cf. sk. *cand ;*
verti, *verto*, cf. sk. *vart*[1].

Restent tous les verbes en *uo*, dont le thème du parfait est également semblable à celui du présent.

Exemples:

lui, *luo ;*
rui, *ruo ;*
spui, *spuo*.

La raison de cette ressemblance paraît tenir à la contraction coordonnée que ces thèmes ont subie et sur laquelle on peut consulter Kühner, *Ausführl. Gram. der lat. Sprache*, I, § 184, *c*. Rem.

[1] Le caractère *absolument primitif* de la voyelle brève est moins certain ici que pour les deux exemples qui précèdent.

LE SUFFIXE DU DATIF PLURIEL

EN GREC

Les principales formes du datif pluriel grec sont généralement ramenées à celles du locatif pluriel sanskrit en *śu*. Telle est, du moins, la théorie que M. Osthoff s'est efforcé d'établir dans le deuxième volume des *Recherches morphologiques* [1], qu'il publie de concert avec M. Brugman, et qu'a adoptée M. G. Meyer dans sa *Grammaire grecque* [2].

Les raisons de ces savants ne nous ont pas convaincu; elles laissent prise, en effet, à trois principales objections qui nous paraissent insurmontables :

1° C'est une pure hypothèse de supposer que ποσσί vient de *ποσσύ, par substitution analogique de ι à υ, sous l'influence de la forme correspondante du singulier, ποδί [3].

2° La désinence sanskrite *śu* ne rend pas compte du ν de la désinence grecque σσιν, σιν qui, très vraisemblablement, a une valeur étymologique.

[1] Page 1 et seqq.

[2] § 372 et seqq.

[3] Osthoff. *Morph. Unter.* p. 25. — En général, l'analogie propage plutôt une forme nouvelle à laquelle l'altération phonétique a donné naissance, qu'elle ne modifie sous une influence voisine un type déjà créé et usité. Le côté faible selon nous, des théories des néo-grammairiens est d'exagérer les effets de l'analogie et de ne pas établir de distinction entre le domaine qui lui est propre et celui qui lui échappe. En tous cas une assertion du genre de celle que nous combattons ici manque absolument de *criterium*.

3° La même désinence ne rend pas compte davantage du double σ de σσι, σσιν, dans γέννσσιν, πίτυσσι, etc.

Nous ajouterons qu'en général le sens du datif grec est très différent de celui du locatif, et nous en conclurons qu'on est très autorisé à chercher ailleurs que dans une identité primitive de la forme de ces deux cas en sk. et en grec, l'explication des datifs en question. Rien n'empêche, par exemple, que nous n'ayons dans σσιν, σσι, σιν, σι, un correspondant significatif de φιν, φι, du sk. *bhis* cf. du lat. *bus*, que le grec seul a conservé [1]. C'est le point de vue nouveau auquel nous nous permettrons d'étudier la question.

Dans un travail récent [2], nous avons exposé les très fortes raisons qu'on a de penser que la plupart des thèmes pronominaux et adjectifs à consonnes dérivent d'une ancienne forme ντεσσ ($nt\frac{e}{a}k\dot{s}$) dont on retrouve des traces même dans la déclinaison des thèmes à voyelles, par exemple aux génitifs sanskrits en *ânàm*, *ešâm*, *înâm*, *ûnâm*, etc.; nous avons montré également que les 3es pers. du plur. en ουσι étaient très probablement pour ωντεσσι. Si nous tenons compte de ces observations dans l'examen de la double forme ἐλθόντεσσι, ἐλθοῦσι, dont il est vraiment trop facile d'expliquer le rapport par l'analogie [3], nous aurons le droit de nous demander si, de même que *rosarum* doit s'analyser en *rosar-um*, ἐλθόντεσσι, ou ἐλθόντεσσιν, n'a pas simplement pour désinence véritable ι ou ιν ajouté à l'ancien thème ἐλθωντεσσ contracté en ἐλθουσ dans la forme ἐλθοῦσι ; ou, en d'autres termes, si cette désinence ne serait pas comme φι, φιν commune au pluriel et au singulier, celui-ci ne différant de celui-là que par l'aspect de la partie thématique ?

Si l'on se reporte aux travaux précités, on verra que la même explication convient non seulement aux datifs pluriels des thèmes en ες (si voisins de ceux du participe présent), comme βέλεσσιν, ἔπεσσιν, ἔπεεσσιν (pour ἔπεϜεσσιν), mais encore à πελέκεσσι (cf. sk. *bhânûn-âm*), à πόλεσι, pour *πολεσσι (cf. sk. *agnin-âm*); à πατράσι = *παταρσσι (cf. ποιητής pour * ποιητηρς) ; à ὀνόμασι, pour * ὀνομαντεσσι; à κακίοσι, pour * κακιοντσι, *κακιοντεσσι, et en général à toutes les formes du même cas se rattachant à la troisième déclinaison.

[1] Il n'est pas prouvé toutefois qu'il ne faille pas y rattacher les désinences *ais* du sk. et *is* du lat.
[2] Publié dans l'*Annuaire* de la Faculté des lettres de Lyon pour 1884, fasc, 2.
[3] Cette explication est d'autant lus douteuse que les formes semblables sont toutes anciennes et dialectiques.

Examinons, maintenant, les datifs pluriels de la première et de la seconde déclinaison. Ils forment deux séries, selon qu'ils présentent ou non un ι final :

PREMIÈRE SÉRIE

ασι, ησι, αισι [1]

οισι

DEUXIÈME SÉRIE

αις.

οις.

D'après MM. Osthoff et Meyer[2], la deuxième série ne serait pas, comme on l'a cru, issue de la première par la chute de la voyelle finale ; mais οις correspondrait au sk. *ais*, et αις aurait été formé sur l'analogie de οις. L'une et l'autre explication ne semblent rien moins que sûres, et je ne vois pas pourquoi οις ne serait pas pour οισι (οισσι, οισσιν), comme δίδως est pour *διδωσι[3].

Quant aux termes de la première série, M. Osthoff y verrait les analogues de ceux de la première, auxquels s'est ajouté le ι final des datifs pluriels des thèmes à consonnes, tandis que M. Meyer les considère plutôt comme les correspondants des locatifs pluriels sanskrits des mêmes déclinaisons.

Pour nous, l'explication ne différera pas de celle que nous avons proposée relativement aux formes correspondantes des autres déclinaisons. Le σ de λύκοισι ou de τῆσι est le même que celui du sk. *teṣâm*, du lat. archaïque **musasum*, **hortosum*, etc., ainsi que du nominatif singulier des mêmes formes, c'est-à-dire le reste d'une finale thématique *nts*, *ntess*.

Quant à la diphthongue οι qui précède σ dans les thèmes masculins et neutres, je la compare à *e* dans le sk. *teṣâm*, *teṣu*, etc.

[1] Aussi ῃσι, mais il est très douteux que le iota souscrit ait ici une valeur étymologique. Je considère au contraire la diphthongue αι dans αισι comme le substitut de ᾶ et de η.

[2] *Morph. Unt.* p. 56 et 65. *Gr. Gram.* § 375 et 378.

[3] Il est vrai que les mêmes savants refusent de voir la chute d'une finale ι dans δίδως. Mais dès l'instant où le ς de οισι résulte de la simplification du groupe σσ, toute difficulté disparaît.

REMARQUES ÉTYMOLOGIQUES

SUR

QUELQUES COUPLES DE MOTS

QUI, BIEN QU'ISSUS D'UNE MÊME RACINE, ONT REVÊTU CHACUN UN SENS OPPOSÉ

I. — στενός, étroit ; — *tata*, τανυ-, long, large.

La racine sanksrite *tan* « tendre, étendre » qu'on retrouve dans le grec τείνω, le latin *teneo*, *tendo* et les dérivés, était précédée à l'origine d'un *s* initial qui se retrouve encore dans *ab-stineo*, *de-stino*, *ob-stino*, *ostendo* pour *ob-stēndo*, *sustineo* et *sustento* pour *sub-stineo* et *sub-stento* [1].

Ce point acquis, si on rapproche pour le sens le grec στεινός, ou στενός, « étroit » du sk. *tanu* « petit, mince » et du lat. *tenuis*, on n'hésitera pas un instant à le rattacher à la même racine *tan*, *stan* qui, par une progression significative toute naturelle, a passé du sens d'étendre à celui d'amincir, rétrécir.

Tout au contraire, le part. passé sanskrit de la rac. *tan (tata)*, précédé du préfixe *vi (vitata)*, de même que le lat. *tensus*, précédé de *ex (extensus)*, a gardé le sens d'étendu, vaste, grand, large, etc ; et le même sens est affecté, sans l'aide de préfixe, au grec ταναός, « allongé » et à τανυ-, même sens, dans les composés comme τανύθριξ « qui a de longs cheveux », etc.

[1] Bien entendu, à l'époque où ces composés ont pris naissance, *teneo*, *tendo*, etc., devaient se dire encore *steneo*, *stendo*.

2. — μῆτις, *mens*, raison. — μανία, folie.

Ces différents mots dérivent d'une même racine, dont la forme sanskrite est *man*, avec le sens général de penser. Les acceptions diverses qu'ont revêtues les dérivés sk. *manas* et gr. μένος indiquent très bien comment on est passé du sens de sagesse, dans *mens*, μῆτις, au sens opposé de folie dans μάνια (cf. μηνις, μαίνομαι, μαίομαι, μενεαίνω, etc.) *Manas*, en effet, indépendamment de la signification de « pensée, intelligence, conscience, connaissance » (d'où « raison, sagesse », dans d'autres dérivés de la même racine) a celle de « mouvement de la pensée vers un objet, désir, passion ». La même idée s'est prolongée jusqu'à signifier « vive passion, irritation, désir violent, emportement, colère, manie, folie », dans les mots déjà cités μῆνις, μανία, etc ; même direction dans μένος, « âme, intelligence, désir, passion, colère ».

Le seul point qui puisse donner matière à doute est de savoir si l'idée de passion dérive directement ici de celle de pensée, ou si comme pour θυμός, qui est absolument parallèle à μένος quant au sens, c'est l'ancienne acception de briller et brûler de la rac. *man* [1] qui en est le point de départ. Dans cette dernière hypothèse *manas* et μένος, dans le sens de « pensée », se rattacheraient à la nuance « briller, voir, voir par l'esprit, imaginer, etc. »; tandis que les mêmes mots, dans le sens de « ardeur, passion, irritation, colère, folie », dépendraient de l'idée primitive de « brûler, être ardent (au moral), vif, etc. »

3. — *Moneo*, avertir, instruire. — *Mentior*, mentir.

Le latin *moneo* est considéré, à juste titre, je crois, comme un ancien causatif de la racine *man* penser. Quant à *mentior*, inséparable de *mentio*, *mentum*, *commentum*, etc., on ne saurait le distraire étymologiquement de la même racine dans le sens d'imaginer, d'où « feindre, mentir ». *Commentor*, « penser, méditer, imaginer », contribue surtout à montrer la transition significative.

4. — λευκός, blanc. — γλαυκός, vert, vert-bleu.

A λευκός, « blanc », correspond le verbe λεύσσω, « voir », primitivement

[1] Voir, dans la *Rev. Phil.*, nº de février 1884, mon article sur les racines indo-européennes ayant le sens de briller et de brûler.

« briller », comme le prouve le correspondant sk. *ruc;* de même, à γλαυκός, « vert », correspond γλαύσσω « briller. » Comme les racines dont l'initiale est une liquide ont toujours perdu une consonne qui précédait celle-ci, γλαύσσω et λεύσσω, et par conséquent γλαυκός et λευκός sont, pour la forme et pour le sens, les variantes d'un même antécédent.

5. — *Pûrus*, pur, primivement blanc. — πυῤῥός roux, πορφυρο-, rouge.

Une ancienne forme de la racine à laquelle se rattachent ces différents mots se retrouve dans le sk. *sphurati*, « il brille ». La même racine est dans le gr. πῦρ feu, le latin *burrus*, « roux », le sk. *babhru*, « brun », la racine *bhur*, « s'agiter (être ardent) », les adjectifs *bhuraṇyu*, « ardent, actif », *bhurvaṇi*, « agité », *bhûrṇi*, « ardent, irrité », etc., et le latin *furo*, « je suis ardent (au moral), furieux [1] ».

6. — Rac. sanskrite *tap*, échauffer. — lat. *temperare*, rafraîchir, *tepidus* tiède, refroidi, etc.

L'allemand *dampf*, « fumée, vapeur chaude », primitivement, « chaleur, exhalaison chaude » (cf. lat. *fumus*, auprès de θυμός et de θῦμα et voir *Ann. de la Fac. des lettres de Lyon*, 1883, fasc. 3, p. 50, seqq.) ne laisse aucun doute sur la nasalisation primitive de la rac. sk. *tap*, « brûler ». Ainsi que M. Ascoli l'a déjà très bien vu, le lat. *tempus*, qui a signifié primitivement « chaleur, saison chaude, saison en général, » d'où « temps », s'y rattache. Le verbe *temperare*, comme *teporare* [2], a signifié d'abord « échauffer, adoucir, » c'est-à-dire, échauffer ce qui est froid, et par une conséquence naturelle résultant de l'oubli du sens primitif, « adoucir, attiédir, tempérer », c'est-à-dire rafraîchir ce qui est chaud, refroidir, d'où « tremper, mélanger, allier » (c'est-

[1] On voit par ces exemples et ceux que j'ai réunis dans l'article déjà cité de la *Rev. Phil.*, que la plupart des mots qui désignent les couleurs dérivent de racines dont le sens primitif est briller. La détermination et la fixation des nuances est donc un fait postérieur et qui explique le manque de précision du sens des mots en question dans les Védas et dans Homère. On a voulu y trouver, il y a quelques années, la preuve d'une évolution du sens de la couleur chez l'homme, même depuis les temps historiques. Comme le sens des mots a évolué lui-même et que ce fait explique le vague de la désignation des couleurs chez les auteurs les plus anciens, on ne saurait tirer de là aucune induction pour ou contre l'hypothèse physiologique de l'éducation récente des facultés visuelles.

[2] Cf., aussi le sens du sk. *ûśman* de *tepeo*, *tepesco* et de l'all. *dampfen*.

à-dire, d'abord, ajouter du chaud au froid pour obtenir la tiédeur), et, enfin, dans une acception toute morale, « adoucir, calmer, apaiser, modérer, régler. »

7. — θεάομαι, je vois; — τυφλός, aveugle.

La parenté phonétique de la rac. θεϝ, dans θεάομαι, et de la rac. τυφ, θυφ de τυφλός est très probable, si l'on tient compte des différentes formes rapprochées au paragraphe suivant; quant à la parenté significative des mêmes racines, elle est certaine : le sens primitif de l'une et de l'autre est « briller » ou brûler, cf. θυμός, τάφος[1], τῦφος, etc. Τυφλός, est un dérivé de τῦφος, « fumée. » Le sens primitif est « fumeux », d'où « obscur, sombre, noir », et, par une sorte de transposition de l'idée de l'objet au sujet, « aveugle ».

8. — *Rajas*. Le ciel. — La fumée, les nuages, les brouillards, l'obscurité. — Ἀήρ.

Le rapport de l'allemand *dampf*, « fumée », avec la rac. *tap*, « brûler » ; — celui de θύω, « brûler, fumer, parfumer », d'où θῦμα, « fumée, parfum », et θυμιάω « fumer, parfumer[2] » (cf. lat. *fumus* et sk. *dhûma*[3]), avec θυμός, θεάομαι, θεός, etc.;[4] — celui de τῦφος[5], « fumée », avec τύφω « embraser et brûler », cf. τάφος, primitivement « bûcher », θάπτω, « célébrer les funérailles, » primitivement brûler (les cadavres), et rac. *tap*, autrefois *thaph*; — du sk. *dhûpa*, « bûcher et fumée qui s'élève du bûcher » avec τῦφος; — du lat. *fuligo* avec πῦρ, πορφυρο-, *furor*; — de *caligo* avec *caloi*[6]; — de *vapor*, pour **cvapor* [cf. καπνός, « fumée », καπυρός, « brûlant », sk. *cup*. « être irrité, ardent », d'où *kopa* « colère », peut être *kapi* « singe » (le roux) et *kapila* « brun, roux », lat. *cupidus*, etc.] ne laissent pas l'ombre d'un doute sur la

[1] Voir, toutefois, les objections de Curtius (*Grund.*[5], p. 512) contre le rapprochement de τάφος et de la rac. sanskrite *tap*. Mais il est difficile d'en séparer τύμβος et de séparer celui-ci à son tour de la rac. τυφ surtout en tenant compte du sens primitif certain du mot lat. *bustum* et de l'évolution qu'il a subie.

[2] θύμος, thym, c'est-à-dire herbe parfumée.

[3] Cf. *Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon*, 1883, fasc. 3, p. 50, seqq.

[4] La rac. *dhû*, « agiter, s'agiter vivement », dont on fait dériver *dhûma* « fumée » signifiait sans doute à l'origine « brûler, » d'où « être ardent et s'agiter, etc. »

[5] Pour τῦφος, dans le sens de « folie, passion, orgueil, etc. », cf. θυμός ; de part et d'autre, l'idée de chaleur et d'ardeur est primitive.

[6] La voyelle longue radicale de *fûligo* et de celle *câligo* se sont conservées sans doute à la faveur de la voyelle dite de liaison.

confusion primitive entre l'idée de fumée et celle de feu, confusion qu'expliquent la communauté d'origine de ces phénomènes et surtout l'idée de chaleur qui convient à tous les deux [1].

Ces rapprochements nous permettent de nous rendre compte de la relation qui existe entre les différentes significations du mot sk. *rajas*, « lumière du jour, lumière céleste », et « brouillard, nuée, obscurité, poussière, noirceur, impureté, etc. »

La première acception s'explique par la rac. *raj*, « faire briller, colorer, purifier », la racine *râj*, « briller », d'où le dérivé *rajata*, « argent, métal brillant », la rac. *ruc*, « briller », d'où *roka*, « lumière », *rocana*, subst.. même sens et adj. « brillant », la rac. *ark*, *arc* ou *arj*, également « briller », d'où *arka*, « soleil », *arjuna*, « brillant, blanc », etc.

Pour la seconde série, le sens qu'a revêtu *rajas* dérive sans doute de celui de feu et de fumée, dont nous retrouvons des traces dans *raj*, « être ardent, passionné », d'où *râga*, « passion », *ruc* dans le sens d'éprouver de l'ardeur pour, se plaire, aimer, *rûkša*. « sec, aride », *ruj*, « faire souffrir », primitivement « brûler » (cf. *tap*), d'où *roga*, « maladie »; *ruš* [2], « être ardent, irrité, colère », d'où *roša*, « rage, colère »; *arka*, « feu éclair »; *arcis*, flamme », etc. Cf. aussi *râšita*, « sali, noirci, couvert (de poussière, etc.) [3] »

Dans Homère, ἀήρ signifie presque constamment brouillard, obscurité, ténèbres. Cette acception ne peut s'expliquer, ce me semble, qu'en rattachant ἀήρ, pour ἀϝηρ, à la racine qui est dans αὔω brûler. Le sens primitif aurait été feu, fumée; celui d'air s'expliquerait par ce fait que l'air ne tombe sous les sens qu'en tant qu'il meut quelque objet visible, et particulièrement la fumée, le brouillard et les nuages, avec lesquels on a dû le confondre à l'origine.

[1] Cette confusion se manifeste d'ailleurs dans les choses mêmes, surtout quand le feu a lieu en plein air.

[2] Voir pour la justification de ce rapprochement, ma brochure sur *l'origine de la sifflante palatale en sanskrit*, Paris, 1884, Vieweg, éditeur.

[3] Il est vraisemblable qu'il faut expliquer de la même manière le rapport entre le sk. *nakta*, et *niçâ*, « nuit », et le lat. *niger*, d'une part, et le sk. *nakšatra* « étoile », le grec νίπτω et νίζω (rac. νιγ) « blanchir, » le lat. *nix*, et *ninguis*. « neige » (la blanche) etc. En tout cas, on voit bien comment l'idée de blanc et de noir ont pu dériver d'une même racine.

ÉTUDE SUR LE CHANGEMENT PROETHNIQUE

de t ou th en d ou dh

PRÉCÉDÉE DE REMARQUES SUR LES OBJECTIONS GÉNÉRALES QUE CETTE PROPOSITION PEUT SOULEVER

La présente étude a pour objet spécial de démontrer, par des exemples empruntés aux racines sanskrites, grecques et latines l'affaiblissement proethnique de la dentale forte, simple ou aspirée, *t*, *th*, considérée surtout comme initiale, en la dentale douce, simple ou aspirée, *d*, *dh*.

L'auteur n'ignore pas que le simple énoncé de cette proposition est de nature à soulever de vives protestations. En effet, bien que née d'hier, la linguistique indo-européenne a déjà ses dogmes, et c'est attaquer un de ceux qui passent pour les plus constants, de mettre en doute la division nette, dès le principe, de chaque ordre de consonnes en une double série de fortes et de douces. Mais, heureusement, en matière scientifique rien ne prévaut contre les faits, et comme ce sont des faits seuls que la conclusion annoncée sera déduite, l'auteur ose compter qu'il lui sera permis de les soumettre à l'appréciation des savants.

Toutefois, avant de les exposer, il croit devoir examiner quelques objections d'une portée moins générale, qu'il prévoit, et dont la réfutation préalable lui paraît nécessaire.

Si l'on admettait avec vous, peut-on lui dire d'abord, qu'une consonne forte est susceptible de se transformer en douce du même ordre, et une aspirée en la simple correspondante, sans influence objective[1] appréciable, et par un pur effet physiologique qui tiendrait à l'éducation graduelle des organes de la voix, — à l'extension de son clavier, — toutes les règles de l'étymologie seraient bouleversées, ou plutôt tout criterium précis des rapports phonétiques que les mots ont entre eux aurait cessé d'être ; en un mot, vous rendez à la confusion ce que les règles que vous voulez détruire avaient pour effet de distinguer.

De pareils reproches et de pareilles craintes impliquent l'idée que *toutes* les modifications phonétiques admises par les orthodoxes sont *déterminées*. Or, chacun sait qu'il en est plusieurs dont la raison d'être objective est absente, ou tout au moins inconnue.

Il suffira de citer, pour exemple, le changement si fréquent de *r* en *l*, dont la *condition* paraît le plus souvent indépendante de l'influence des sons voisins.

Au surplus, il est difficile de voir en quoi la science manquerait d'une de ses bases essentielles, si l'on tenait pour établi, par exemple, que la racine sanskrite *tu*, « être fort, pouvoir », a pour correspondant en grec la racine δυ, « pouvoir » ; autrement dit, qu'au moins à une certaine période du développement du langage, — antérieurement à sa fixation grammaticale, — *t* a pu se changer en *d*, sans cependant qu'il soit possible d'assigner à ce fait une cause objective précise. La science, en effet, ne consiste-t-elle pas tout autant à consigner les rapports des faits entre eux, qu'à découvrir l'origine de ces rapports ? Du moins ce sont deux parties de la science qui ne sont pas tellement solidaires l'une de l'autre que celle-ci ne puisse pas être étudiée provisoirement sans celle-là.

Au double point de vue phonétique et étymologique, il importe de constater que δυ paraît venir de *tu*, sans que cette constatation implique et nécessite celle de la cause exacte du fait en question.

Il est certain, malgré cela, que le changement de *s* en *r* en latin *entre*

[1] Il faut entendre ici par influence objective celle qui résulte du son *acquis*, impersonnel, traditionnel, et qui consiste surtout dans l'assimilation du son qui précède à celui qui suit, par l'opposition à l'influence subjective ou physiologique.

deux voyelles, par exemple, ne soit un phénomène dont la *condition* connue ne donne une certitude toute particulière aux conclusions étymologiques qui reposent sur lui. Mais, de ce que la cause qui a déterminé l'apparition de λ pour ρ dans γλύφω paraît indépendante de l'influence des sons voisins, et même de toute raison objective, en résulte-t-il que le rapport étymologique de γλύφω avec γράφω ne soit pas certain, et que l'identité des autres sons (vocalisme radical à part) jointe à celle du sens et au fait bien connu de la possibilité de la transformation de ρ en λ ne suffise pas pour donner une détermination scientifique, dont on peut se contenter, au rapport précité? Les exemples du genre de celui qui vient d'être invoqué pourraient se multiplier à l'infini.

Une autre objection à prévoir est celle à laquelle peut donner lieu l'idée qu'on se fait généralement de la portée des lois phonétiques. Ainsi, en ce qui regarde le point examiné, et abstraction faite des dialectes germaniques sur lesquels la loi de Grimm a exercé son influence, ainsi que des cas où un son voisin a déterminé une modification particulière, une dentale forte ou douce, surtout si elle est initiale, apparaît généralement comme telle dans la plupart des mots correspondants des idiomes indo-européens. On en a conclu à une loi qui règle ce rapport d'identité, et par suite, à l'impossibilité de la coexistence d'une loi pour ainsi dire opposée, en vertu de laquelle *d* alternerait parfois avec *t* dans les dérivés d'une même racine primitive.

Étant donné, comme cela paraît évident, que les faits linguistiques sont réductibles à la science, c'est-à-dire qu'ils résultent d'un enchaînement de causes et d'effets, ce raisonnement serait irréfutable si les lois dont il s'agit étaient *générales*; or, non seulement aucune de celles qu'admettent les linguistes n'a ce caractère, mais jusqu'à ce jour la science du langage ne consiste que dans l'établissement de séries de faits analogues dont on a déduit des règles essentiellement *spéciales*, le plus souvent sans connexion entre elles, qu'on a décorées du nom de lois et que ne domine et ne relie aucun principe général et supérieur. Bref, la linguistique n'est pas encore dégagée de l'empirisme.

S'il en était autrement, si le principe dont il vient d'être question était connu, il ne saurait souffrir ni exception réelle, ni faits contradictoires. Mais il n'en est pas de même, en toute évidence, d'une loi secondaire qui peut

coexister auprès d'une autre loi du même ordre, différente ou contradictoire en apparence, à la condition que l'une et l'autre trouvent leur accord dans le principe commun dont elles dépendent.

Or, est-il impossible d'imaginer l'existence d'une loi supérieure qui rende compte en même temps de la représentation de *t* par *t* dans certains cas et de *t* par *d* dans certains autres [1] ? Évidemment non.

Une loi phonétique particulière peut donc être côtoyée et complétée par une autre loi phonétique particulière qui nécessairement s'en distingue. On ne saurait trop insister sur ce point dont l'oubli a eu de pernicieux effets ; car, s'il était naturel et nécessaire au début de la science de constater d'abord les relations évidentes et tout à fait certaines, comme celles qui reposent à la fois sur l'identité du sens et des sons, ç'a été une erreur grave de considérer les premières données acquises par cette méthode comme exclusives des modifications phonétiques parallèles que rend possibles, en tous cas, le développement historique des sons. Aussi, en est-on arrivé très vite par là à enchaîner de toutes parts la linguistique dans de prétendus dogmes dont le caractère tout relatif a été considéré abusivement comme absolu.

Une conséquence pratique de ces observations qu'il peut-être utile d'indiquer incidemment, c'est que les efforts actuels des linguistes doivent tendre surtout à faire sortir la science des ornières de l'empirisme par la détermination, ne fût-ce qu'à titre provisoire et hypothétique, de la grande loi qui préside à l'évolution phonétique du langage.

Il convient d'ajouter qu'une condition indispensable pour atteindre ce but, est de réduire les lois particulières à leur juste valeur : le caractère absolu qu'on est porté à leur attribuer étant en effet incompatible avec l'idée d'une loi unique et supérieure qui les embrasse toutes [2].

[1] En d'autres termes, une loi phonétique particulière ne peut avoir de caractère absolu que par le point où elle se rattache au principe supérieur dont il faut toujours supposer l'existence, à moins d'enlever à la linguistique son véritable caractère scientifique.

[2] Un autre desideratum de la linguistique consiste toujours dans la reconstitution hypothétique des formes proethniques, sans lesquelles la coordination des dérivés *ethniques* est généralement impossible, ou tout au moins incomplète. Seulement, cette tâche transcendante exige une autre méthode que celle dont Schleicher, par exemple, s'est servi. Il ne faut pas se borner comme lui, à un rétablissement des formes de la langue commune, uniquement à l'aide des formes *acquises* des idiomes particuliers; mais il importe surtout de tenir compte, d'après les lois phonétiques connues, des modifications probables, certaines mêmes, que les premières ont subies avant d'être représentées par les secondes.

LISTE DES RACINES INDO-EUROPÉENNES APPARENTÉES DANS LESQUELLES *t* OU *th* INITIAL ALTERNE AVEC *d* OU *dh*.

δε, *de*, thèmes pronominaux grecs et latins ; *ta*, thème pronominal sanskrit.

Racine sanskrite *daṃç*, mordre, primitivement couper ; rac. sk. *takš*, dans le sens de couper ; *taṇka*, instrument tranchant.

Rac. sk. *dakš*, être habile à, *dakša*, habile ; rac. sk. *takš*, dans le sens de faire, faire habilement, avec art, et le grec τέχνη.

Rac. sk. *dagh*, aller, atteindre ; rac. sk. et zende *tak*, aller, courir, gr. ταχύς.

Sk *daṇḍa*, bâton, *daṇḍay*, punir ; rac. sk. *taḍ*, *taṇḍ*, frapper.

Rac. sk. *dabh*, *dambh*, maltraiter ; gr. στέμφω, στέμβω, presser, pressurer, insulter.

Rac. sk. *dam (dâmyati)*, dans le sens de « être calme ; » rac. sk. *tam (tâmyati)*, être sans mouvements, privé de sentiment ou de vie, et, *stim (stimyati)*, être immobile (?).

Rac. sk. *dar* et *dal*, briser, fendre, se fendre ; gr. τείρω et lat. *tero*.

Rac. sk. *dar*, avec préfixe *â*, observer ; gr. τηρέω, même sens.

Rac. sk. *darp*, enflammer, être ardent, être furieux, fou, orgueilleux ; gr. θαλπω, brûler, échauffer, enflammer, passionner.

Rac. sk. *darbh*, envelopper, former en faisceau, attacher ; gr. στρέφω, στέφω, τρέπω, envelopper, environner, entourer, ceindre, etc.

Rac. sk. *darbh*, dans le sens de s'effrayer ; gr. τάρβος.

Rac. sk. *darç*, voir, examiner, considérer ; rac. sk. *tark*, examiner, considérer, imaginer.

Rac. sk. *darh* ou *dṛṃh*, rendre solide, affermir ; gr. στῆριγξ, appui, στηρίζω (rac. στηριγ), appuyer.

Rac. sk. *das (dasyati)*, subir une diminution, manquer ; rac. sk. *tas (tasyati)*, même sens ; gr. τητάω, être privé de (?).

Rac. sk. *dah*, brûler, cuire, faire souffrir, piquer ; gr. στάχυς, épi (ce qui pique, cuit), all. *stachel*, épine.

Rac. sk. *dâ* (et ind.-eur. *dô*), partager, d'où diviser, attribuer, donner; gr. τέ-μνω et το-μή, formé sur une racine τε. τω comme τι-μή sur une racine τι (?).

Rac. sk. *dir*, crier, se lamenter; dans le même rapport avec la rac. *stu*, crier, célébrer (cf. *duvas*, louange), que *dir*, briller avec *du*, brûler [1].

Rac. sk. *diç*. montrer; peut être de la même famille que la rac. gr. τεκ, dans τέκ-μαρ, signe.

Rac. sk. *du*[2], brûler; gr. θύω, même sens.

Sk. *dur*, *dvâr*, porte; gr. θύρα.

Rac. sk. *dus*, maltraiter; probablement rac. zende *tush*, couper.

Rac. sk. *duh*, traire, d'où *duhitar*, fille; gr. θυγάτηρ.

Rac. sk. *drâ*, *dru*, zende, *dvar*, courir; rac. sk. *tvar*, même sens; cf. pour la métathèse les rac. sk. synonymes *hvar* et *hru*.

Rac. sk. *druh*, faire du mal, nuire; gr. τιτρώσκω, blesser, léser et τρύχω, tourmenter

Rac. sk. *dul*, élever; rac sk. *tul*. même sens.

Rac. sk. *dris (drih)*, haïr; gr. στυγέω, même sens.

Rac. sk. *du* ou *dû*, courir, d'où *dûta*, messager, gr. θέϝω, θοϝος.

Rac. sk. *dhan*, *dhanv*, *dhav*, *dhâv*, courir; gr. θέϝω.

Rac. sk. *dhar*, porter; gr. τλῆ-ναι, lat. *tollo*, *tol-ero*

Rac sk. *dhars*, être audacieux; gr. τολ μή, audace, lat. *trux*, farouche.

Rac. sk. *dhâ*, établir; rac. sk. *sthâ*, être debout, fixe, établi; gr. τίθη-μι ἵστη μι.

Rac. sk. *dhâ (dhây, dhi)*, sucer, boire; gr. θῆσθαι, même sens, τιθή, etc. nourrice.

Rac. sk. *dhâv*. blanchir, faire briller; même famille que *du* briller, brûler (voir plus haut).

Rac. sk. *dhû*, s'allumer, brûler d'où être ardent, s'agiter; gr. θύω, brûler.

Sk. *dhûpa*, bûcher, fumée; gr. τῦφος, même sens.

Rac. sk, *dhûrv* et *dhvar*, courber, faire périr; rac. sk. *turv*, soumettre, *thurv*, blesser, nuire; rac. zende *taurv*, faire souffrir; gr. θραύω briser, détruire.

1 Cf. aussi zend *du*, parler.

2 A la même famille appartiennent les rac. sk. *di*, *dîp*, *dir*, *dyut*, briller, et probablement aussi *dhi* et *dhyâ*, briller, apparaître, imaginer, penser.

Rac. sk. *dhrâ*, se rassasier ; rac. zende *thrâ*, nourrir.

Rac. sk. *dhraj*, aller, courir. *drâgh*, s'allonger ; gr. τρέχω, courir

Rac. sk. *dhvaṃs*, se briser, tomber, périr ; rac. sk. *taṃs*, secouer, faire tomber ; gr. θνήσκω périr, mourir.

Rac. sk. *dhvan*, ré onner ; rac. sk. *stan*, même sens ; gr. στένω, même sens, lat. *tono*, même sens.

Rac. gr. δυ dans δυναμαι, être fort, capable de, pouvoir ; rac. sk *tu*, même sens.

Gr. δείδω[1], craindre ; rac. zende *thvi*, même sens.

Rac. lat. *duc*, conduire ; rac. sk. *tuj*, pousser, faire marcher.

En résumé, parmi toutes les racines sanskrites usitées, il n'est, à part la série *di*, *dîp*, etc. (voir ci-dessus, p. 506), que *dâç* et *dîks*, consacrer, *dih*[2], enduire et *dham*[3], souffler pour lesquelles la dentale douce[4] initiale n'alterne pas dans des synonymes homophones avec la dentale forte.

Écarterait-on des rapprochements qui précèdent cinq ou six exemples douteux, il resterait encore les trois quarts, ou tout au moins les deux tiers des racines sanskrites pour lesquelles les rapports en question sont certains. C'est plus qu'il en faut pour la démonstration qu'il s'agissait de fournir.

[1] Voir sur la forme primitive probable, Curtius *Grund.* 3, p. 623.

[2] M. Curtius (*Op. cit.*, p. 183) en rapproche à tort θιγγάνω, dont le sens est très différent ; on penserait plutôt au lat. *tego*, surtout en comparant le sens des dérivés respectifs, *deha* corps, et *tegmen*, *tegumen*.

[3] Peut-être à rapprocher de *dhvan*.

[4] En ce qui regarde les aspirées, il est facile de voir par la liste qui précède que je n'adopte pas la théorie de Grassmann et quelles sont les raisons qui me portent à ne voir en elles qu'un état archaïque des consonnes simples correspondantes.

PAUL REGNAUD.

TABLE DES PLANCHES

CONTENUES DANS CE VOLUME

PLANCHES

I. — Shiva et Pârvatî sur le taureau Nandi. D'après une gravure indienne tirée du Dharmasindhu. 1

II. — Le prêtre Kâshinâtha instruisant ses disciples. D'après une gravure indienne tirée du Dharmasindhu. 151

III. — Brâhmane Çivaïte de Ceylan en tenue de sacrifice. D'après le tableau de M. Félix Régamey au Musée Guimet. 277

IV. — Narasiṃhâvatâra, incarnation de Vishnou en homme-lion. D'après un bois sculpté du Musée Guimet. 291

V. — Krishna, huitième incarnation de Vishnou. Bronze enrichi de rubis du Musée Guimet. 294

VI. — Prêtre bouddhiste de Ceylan, d'après le tableau de M. Félix Régamey, au Musée Guimet. 399

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

BRAHMAKARMA, ou Rites sacrés des brahmanes, traduit du sanscrit par M. A. Bourquin. 3

DHARMASINDHU, ou Océan des Rites religieux par le prêtre Kashinatha, traduit du sanscrit, par M. A. Bourquin 151

QUELQUES REMARQUES SUR LA SECTE ÇIVAÏTE, chez les Indous de l'Inde méridionale, par M. E. S. W. Sénathi Raja 277

LES COQUILLES SACRÉES dans les religions Indoues, par M. Arnould Locard . . . 291

DATHAVANÇA, ou histoire de la Dent-relique du Buddha Gotama. Poème épique pâli de Dhammakitti-Théra, traduit en français d'après la version anglaise de sir Mutu Coomâra Swamy par L. de Milloué. 309

MÉMOIRE SUR L'HISTOIRE DE LA DENT-RELIQUE DE CEYLAN, précédé d'un essai sur la vie et la religion du Buddha Gotama, par M. J. Gerson da Cunha ; traduit en français et annoté par L. de Milloué. 399

ÉTUDES PHONÉTIQUES ET MORPHOLOGIQUES dans le domaine des langues Indo-européennes et principalement en ce qui regarde le sanskrit par M. Paul Regnaud . 485

Table des planches contenues dans ce volume. 509

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, 4, RUE GENTIL

[illegible]